

Brèves de Bibliothèque spécial confinement N°7

1^{er} Mai 2020

Sommaire

Futur flottant, A.M. Rajon

Le confinement, une nécessité choisie ? S. Fabre

Le mystère de la chambre jaune, M. Babonneau

Revue de littérature à propos de l'ennui, R. Puyuelo

Des nouvelles de la terre, J. Tardieu

Affiches du mystère de la chambre jaune

Futur flottant

En 2019, Emmanuel Coindre a traversé pour la huitième fois à l'aviron et en solitaire l'océan atlantique. Il ramait 17 heures par jour au rythme de 22 coups de rame par minute, par tranche de 3 heures avec 15 minutes de pause. Quinze minutes de pause : une éternité de bonheur et de plaisir : un thé vert, un jus de citron chaud, une collation, un appel téléphonique.

Nous, les galériens involontaires, sommes devenus à notre insu, et depuis 51 jours, des galériens volontaires. Nous traversons, chacun à notre manière, notre océan Atlantique. Et comme les navigateurs qui mettent en moyenne 71 jours pour traverser l'océan, il nous reste encore 11 jours pour atteindre le but. Ce sont les jours les plus difficiles. Nous désinvestissons peu à peu la haute mer et la solitude que nous avons fini par moments à aimer et nous nous préparons à aborder sur la terre ferme et à revêtir de nouveau l'armure sociale que nous avons délaissée. La traversée a été nécessaire et obligée, parfois houleuse. Pouvons-nous reconnaître cependant que nous y avons tous vécus, dans un présent quotidien parfois « sans mémoire ni désir », quelques moments fugaces de bonheur faits de petits riens que nous avons oubliés, de régressions savoureuses, d'abandons salvateurs ?

Au terme de ce voyage, nous attend un avenir incertain, un futur flottant en quelque sorte, comme au temps de l'adolescence. Mais le vent se lève. L'accostage est proche. Il faut tenter de vivre.

A.M. Rajon

Le confinement, une nécessité choisie ?

Les quelques remarques qui vont suivre se sont appuyées sur une série d'articles parus dans Le Monde intitulée « écrivains confinés, écrivains libérés ».

Le confinement constitue pour beaucoup d'auteurs une nécessité afin d'accéder à l'écriture, un isolement quotidien de plusieurs heures parfois à l'extérieur de leur domicile, une auto discipline indispensable.

La cellule monastique n'est pas loin à moins qu'il ne s'agisse de celle appartenant au monde carcéral (cf article de B. Stiegler dans Le Monde du 19 avril).

Dans tous les cas, à un moment, il faut opérer un retrait qui s'avère toujours délicat.

Lydie Salvayre (le Monde du 8/04) évoque son choix de confinée volontaire dans son village-monde peuplé de 380 âmes. Elle a quelques mots malheureux sur ce pauvre Robinson, propos qu'Anne-Marie ne partagera certainement pas ! Il est possible de penser que Robinson évite le désespoir en organisant son quotidien selon les mêmes repères que sa vie d'avant, maintenir un sentiment continu d'existence face au danger de se désorganiser.

Mais revenons à L. Salvayre :

« Je suis devenue, disais-je, une confinée volontaire, autrement dit une confinée de luxe. J'ai horreur des voyages autant que du tourisme. Je ne quitte qu'à regret le village où je vis. Tous les troupeaux, tous les attroupements m'inquiètent, même et surtout les mieux intentionnés. Je trouve dans la compagnie de Sandrine et Carmen, mes voisines les plus proches, autant de gaieté et bien plus de franchise que dans la plupart des salons parisiens. J'ai en outre pour compagnons de solitude Faulkner, Sterne, Pascal, Montaigne, Nietzsche et quelques autres, excusez du peu. Ou est-ce, plus simplement, que j'ai le sentiment que le village où je vis et qui compte 380 habitants, je le précise, que ce village contient le monde. Mon village contient le monde, puisque s'y produit tout ce qui fait monde : la douleur de vivre, les grands débats, l'arrogance des riches et le mépris des pauvres, la soumission des uns et l'insoumission des autres, la bien-pensance de presque tous démentie chaque jour par leurs actes, le désir d'une vie digne de ce nom, les médisances, les joies... Puisque j'y croise des amers, des contents, des colériques, des rebelles, des racistes, des égarés, des cœurs brisés, bref, tous les hommes.

Mais je tricherais si je prétendais que mon confinement est toujours faste à l'écriture, celui-ci ne garantissant nullement l'invention créatrice. (Robinson, tout esseulé qu'il est sur son île, n'en est pas pour autant créatif. Il s'épuise, cet idiot, à reproduire le comportement de propriétaire qui fut le sien autrefois, remarque Deleuze, qui trouve le roman de Defoe ennuyeux à mourir). Mon confinement est loin d'être toujours fécond. Et il est des moments où je me précipite sur n'importe quelle émission télé pour le seul plaisir d'y voir des visages inconnus ; certaines journées d'hiver, les heures s'écoulaient avec une lenteur tellement insupportable que je passe mon temps à consulter ma montre en priant que la nuit et sa hache tombent vite ; et il arrive qu'en proie aux longs ennuis je me lance à corps perdu dans des tâches domestiques parfaitement inutiles. »

A l'opposé, un autre auteur E. Becker (Le Monde du 24/04) n'arrive à se confiner en elle-même qu'extrêmement entourée, dans un jeu constant de va et vient entre ses activités sociales et sa voix intérieure comme elle la nomme.

« Ça sonne comme de l'esbroufe mais après trente ans d'existence je crois avoir compris au moins ça : quand je n'ai rien d'autre à faire qu'écrire, que moi-même pour interlocuteur, j'en viendrais à nettoyer mes carreaux un par un, à la brosse à dents. Les courses à faire, les factures à trier, n'importe quoi pour ne pas soutenir le regard de mes pages blanches, la timidité de mon poignet face à ma tête qui pense trop vite. Ma grossesse, par exemple : la situation paraissait idéale, un boulevard créatif de neuf mois. Mais j'étais infoutue de voir au-delà de ma frustration de pouvoir écrire et de ne pas le faire, ou de cette mélodie entêtante, fascinante, que mon ventre chantonnait. La solitude rêvée était trop vaste pour être investie, trop impressionnante pour être féconde – il me manquait l'indispensable distraction du monde. »

Malgré les lieux de confinement différents nécessaires à ces deux auteurs pour accéder à l'écriture, il est un point commun qui m'a fait sourire, à savoir l'attrait des tâches domestiques quand il s'agit d'éviter de se retrouver devant la page blanche.

Toute proportion gardée, je vérifie souvent qu'il est plus facile de ranger son intérieur que ses idées ! Trouver l'apaisement en rangeant et en triant, c'est ce que vivent et nous font part nombre de confinés sanitaires (patients, famille, amis). Il en est pour preuve le succès de Marie Kondo auteure japonaise de « La magie du rangement ». Ou comment ranger son intérieur permet de soigner son intériorité. Alors qu'à l'extérieur règne la plus grande incertitude associée à la menace virale, décider de ce qui doit être gardé, se séparer de ce qui n'est plus utilisé constituent autant d'actions visant à redevenir ou à rester maître chez soi.

Pour terminer, je vous propose de retrouver D. Podalydès lire des extraits de « Penser-Classer » de G. Pérec écrits posthumes dont le sujet est sa psychanalyse avec JB Pontalis. Une autre façon d'essayer d'habiter son propre chez soi... (Podcast F Culture).

Sabine Fabre

Le Mystère de la chambre jaune

Une lecture d'un enfant d'autrefois...

...Une lecture cinématographique d'aujourd'hui.

Lisant le « Brèves de bibliothèque » de la semaine dernière et la chronique littéraire du « Monde » sagement déclinée par Anne- Marie Rajon, j'y constate que « Le Mystère de la chambre jaune » de Gaston Leroux y est dépeint comme le livre paradigmatique du confinement.

En effet, dans une chambre doublement verrouillée de l'intérieur, sans cheminée et dont l'unique fenêtre a ses barreaux intacts, comment a donc pu s'en échapper l'assassin potentiel qui s'y était introduit ?

Livre- culte de l'histoire du roman policier dont il est un ancêtre, « Le Mystère de la chambre Jaune » qui, avec sa suite, « Le Parfum de la Dame en noir », constitue un diptyque que Gaston Leroux publia en feuilleton en 1907. Leroux ambitionnait d'être le rival de Conan Doyle.

Agatha Christie vénérât le livre. Les surréalistes l'adorèrent.

Et Jean Cocteau se fendit d'une préface lorsque parut l'édition courante.

Je me souvenais l'avoir lu, pré-adolescent, autour de mes dix ans, dans une édition de poche dont la couverture me restait en tête. J'en gardais une impression mixte ; un suspense terrible dans un décor de rêve, pour la première partie, puis un casse-tête fatigant à suivre, lorsque le jeune reporter assemble les pièces du puzzle pour expliquer le fameux mystère. Des noms, outre celui du héros, Joseph Rouletabille, me revenaient, puissamment romanesques, Mathilde Stangerson, Ballmeyer...

Et cette phrase, clé de l'énigme : « Le presbytère n'a rien perdu de son charme, ni le jardin de son éclat » que, longtemps, et à tort, j'attribuai à Marcel Proust, alors que , via les associations de souvenirs d'enfance d'auteurs célèbres, il s'agit de la dénomination erronée que Colette-enfant attribue au petit escargot rayé, jaune et noir, qu'elle trouve sur le mur où elle se tient, haut perchée, dans « La maison de Claudine ».

Je venais donc de lire le passage sur « Le Mystère de la chambre jaune » dans « Brèves de Bibliothèque » lorsque, comme par un « fait-exprès » (?), je vis que le film tiré de ce livre par Bruno Podalydès en 2003 , était programmé l'après-midi, pour distraire les confinés que nous étions devenus.

Je m'empressai de chambouler les prévisions de mon après-midi, donnant évidemment la priorité au film.

Dont il ne s'agira pas, cette fois-ci de faire une chronique cinématographique, mais, plutôt, à travers un espace-temps de plus de soixante ans, de mesurer, la psychanalyse étant passée par là, l'effet produit sur moi par l'intrigue de ce bizarre roman-culte pour les amateurs d'énigmes.

Je ne relaterai pas les sinuosités de l'histoire, car c'est un parcours extrêmement complexe, et je me contenterai d'aller à la fin de ce roman où se révèle ceci :

Joseph Rouletabille a découvert que, dans la Chambre Jaune (le lieu du crime), Mathilde Stangerson a été attaquée par son amant d'autrefois (lorsqu'elle vivait avec son père, le Professeur Stangerson, aux Etats-Unis). Cet homme était le célèbre magicien Ballmeyer, par ailleurs redoutable escroc. Sans le savoir, Rouletabille le défie et l'affronte présentement, puisque Ballmeyer a endossé une nouvelle identité, celle de l'inspecteur Frederic Lansac, chargé d'enquêter

sur l'agression de Mathilde Stangerson, qu'il peut ainsi ré-approcher, de années après.

Rouletabille parti aux Etats-Unis, enquête sur le passé des Stangerson et découvre que c'est dans « le joli petit presbytère » (le voilà) où Mathilde vivait avec son père, qu'elle a conçu, à l'insu de tous, un enfant – secret, puis abandonné- avec Ballmeyer, cet amant d'alors.

Puis, que cet enfant, c'est lui, Joseph Rouletabille, toujours aimanté par le parfum de la dame en noir, Mathilde, ce parfum qu'il connaît sans le reconnaître.

La seconde chambre, celle du presbytère américain, lieu de sa conception, est le lieu de la scène originaire, dont il est issu et dont, inconsciemment, il cherche à percer aussi le secret.

Revenu en France, au château des Stangerson, et après avoir prévenu Lansac/Ballmeyer de ses découvertes, pour lui permettre de fuir et d'échapper à la justice des hommes, Rouletabille révèle à cette même justice la vérité explicite de toute cette affaire.

Une troisième chambre apparaît alors, en toute fin d'histoire : celle, dans le château où, toute tension retombée, Mathilde Stangerson, épuisée, est endormie.

Sous le regard ému, apaisé et protecteur de son fils, Joseph Rouletabille, qui, en résolvant le mystère de la chambre jaune, a aussi percé celui de sa naissance et de son intérêt pour la dame en noir, au parfum entêtant.

Ici, le cinéma est bien plus « parlant » que la simple typographie ; et le regard de Denys Podalydès/ Rouletabille sur Sabine Azéma/ Mathilde endormie, empreint d'une charge émotive dont, seuls, les mots ne sauraient autant rendre compte.

Ainsi, au cœur d'une intrigue feuilletonnesque, se tient, forclos pour les deux parents et mis à jour par leur enfant dont la curiosité inlassable (reporter) s'origine dans le secret de sa naissance, un mystère dans le mystère, comme il y a un motif caché dans le tapis d'Henry James.

L'Œdipe au merveilleux mécanisme de Joseph Rouletabille, explose enfin, lorsque sa rivalité avec l'inspecteur Lansac qu'il brave, et sa fascination pour la

belle Mathilde Stangerson qu'il protège, prennent une tout autre dimension, beaucoup plus personnelle, terriblement intime.

Comme une mise en abyme, les secrets se désemboîtent successivement, jusqu'au retour d'une paix reconquise, tant endo-psychique qu'externe.

Le regard énamouré de l'enfant Rouletabille, enfin tranquille, au chevet de Mathilde, déclôt (au sens de ; » Mignonne, allons voir si la rose qui, ce matin, avait DECLOSE sa robe de pourpre au soleil... ») la forclusion carcérale dont la chambre jaune était la métaphore, rendant à chacun la liberté dont ils pourront user comme ils le souhaitent.

Marc Babonneau

Revue de littérature à propos de l'ennui

L'ENNUI.

- « On ne supporte plus sa maison, son isolement, les murs de sa chambre... L'on se voit avec chagrin abandonné à soi-même »

Sénèque lettre à Lucilius (Au premier siècle au temps de Néron)

- « Je suis seul, capable encore et plus que jamais d'éprouver la passion. L'ennui, l'ennui que je cultive avec une rigoureuse inconscience pare ma vie de l'uniformité d'où jaillissent la tempête et la nuit et le soleil. »

Robert Desnos

L'ENNUI expérience individuelle et expression d'un malaise social se rencontre en littérature de Lucrèce à Sénèque, de Montaigne à Pascal, de Châteaubriant (« bailler sa vie ») à Musset, de Baudelaire (« une oasis d'horreur dans un désert d'ennui ») à Flaubert (« l'embêtement de l'existence »), de Zola (« crever pour crever, je préfère crever de passion que de crever d'ennui ») à Mallarmé (« O miroir !-Eau froide par l'ennui dans ton cadre gelée »), de Tchekhov à Valéry (« Cet ennui absolu n'est en soi que la vie toute nue, quand elle se regarde clairement ») et Moravia (« L'ennui est le fait de l'incommunicabilité et de l'incapacité d'en sortir »).

- Parce que la pensée écarte les murs. Même quand elle s'ennuie, la pensée est antichambre (R.P. Droit Le Monde 04/2020)
... Ce thème a été de maintes fois repris en peinture au cours des siècles. Eugène Delacroix « Le secret de n'avoir pas d'ennuis, pour moi du moins, c'est d'avoir des idées ».

Entre honte, haine, mélancolie, inhibition, agressivité, fatigue des corps.... Ces déclinaisons sont travaillées dans ENNUI, Numéro 4. Tome 81 de 2017 de la Revue Française de Psychanalyse. A signaler aussi le bel article d'Anne Cauquelin « les couleurs et les lieux de l'ennui ».

A lire : Georges Pérec dans les « Choses » ...Jérôme et Sylvie à leur retour de Tunisie ne ressentiront même plus l'ennui, tant celui-ci fera intimement partie de leur être...

Rémy Puyuelo

[Note de la rédaction : Rémy à joint à son envoi le texte de Pérec sous un format que je n'ai pas su retranscrire ici. Il y avait également un tableau de Munch : Mélancolie, impossible à reproduire ici]

Et pour finir... des nouvelles de la terre

Comment ça va sur la terre ?

Ça va, ça va bien.

Les petits chiens sont-ils prospères ?

- **Mon Dieu oui merci bien.**

Et les nuages ?

- **Ça flotte**

Et les volcans ?

- **Ça mijote.**

Et les fleuves ?

- **Ça s'écoule.**

Et le temps ?

- **Ça se déroule.**

- **Et votre âme ?**

- **- Elle est malade**

Le printemps était trop vert

Elle a mangé trop de salade.

Jean Tardieu

